

## Nuits blanches au Pink Flamingo

Marc-André Paré

Numéro 51, hiver 1992

Le suspense

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, M.-A. (1992). Nuits blanches au Pink Flamingo. *Moebius*, (51), 31–41.

## NUITS BLANCHES AU PINK FLAMINGO

Marc-André Paré

Michel Soli avait rôdé toute la nuit en taxi sous un crachin incessant et un brouillard laiteux. Seuls quelques clients trempés jusqu'aux os étaient montés. Des livreurs de drogues, des putes qui allaient retrouver leurs clients. Peu importe, il les regardait à peine. Il attendait qu'on lui dise où aller, puis embrayait en silence. Ne jamais poser de questions, ne jamais répondre aux questions, telle était sa devise.

À l'aube, le brouillard s'était levé, révélant des amas de déchets humides agglutinés çà et là sur les trottoirs. Il se dit que, décidément, cette ville était plus attirante la nuit que le jour. Épuisé, il décida de rentrer.

Il squattait le dernier étage d'une vieille maison laissée en plan avec ses souvenirs et ses murs décrépits. Une grande pièce au plafond voûté et s'ouvrant sur une fenêtre triangulaire. En face, un fleuve gris traînait sa part de déchets insubmersibles. Parfois, quelques rares péniches se frayaient un chemin dans un vacarme de moteurs éreintés. De l'autre côté du fleuve, la cheminée d'une vieille fonderie crachait une suie noire qui se déposait uniformément partout.

Michel se retrouvait ainsi roi et maître d'un univers que les autres avaient jeté aux ordures. Pas de rideaux à tirer ni de voisins à saluer. Même le mobilier avait été récupéré au hasard de ses incursions dans le quartier. Une série de chaises disparates flânaient comme des zèbres dans un enclos, attendant d'accueillir ses états d'âme qui se traduisaient par un déplacement constant. Au centre de la pièce, trônait une immense table de réfectoire qui servait à la fois de table à manger et de table de travail, et sur laquelle il avait installé son poste émetteur-récepteur.

Quand il n'était pas dans son taxi en maraude, Michel se branchait sur les ondes, à la recherche de voix inconnues, anonymes, l'oreille au guet. Ces voix angoissées, épuisées ou révoltées surnageaient au bruit de friture pour se faire entendre. En écoutant ces conversations à sens unique, il avait le sentiment de s'immiscer dans la vie privée d'inconnus et de devenir, en quelque sorte, le dépositaire de la parole des autres.

Ce matin-là, il avait allumé son poste, puis s'était étendu dans son lit. Un grand lit dont la tête avançait directement dans le foyer abandonné de l'appartement. Michel battait des paupières. Son cerveau était sur le point de s'éteindre comme une ampoule, lorsqu'une voix étrange se manifesta. Elle allait et venait à travers les grésillements sonores et répétait sans cesse la même chose : soupe aux yeux de chèvre... soupe aux yeux de chèvre... Par la suite, les sons se fragmentèrent en bribes indistinctes, résonnèrent quelque temps dans le foyer, puis se dissipèrent dans la cheminée. Emporté par la fatigue, Michel s'endormit.

À son réveil, la voix et ses curieux propos lui revinrent clairement à l'esprit. Il comprit alors qu'il n'avait pas rêvé. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le jour tombait sous un voile de suie spasmodique. Michel se leva, se prépara un café corsé et pensa aux mots que cette voix venue de nulle part avait répétés. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de soupe aux yeux de chèvre? Il décida de traîner son humeur perplexe à son club habituel.

Le *Pink Flamingo* était un club miteux rue Saint-Laurent. À l'entrée, un néon profilant un flamant rose esquinté soulignait l'indigence du propriétaire, caractéristi-

que que partageaient de nombreux clients du club. À l'intérieur, la fumée de cigarette se dispersait en strates et s'imprégnait sur les murs ornés de photos décolorées de starlettes. Des starlettes d'antan qui étaient passées au Pink Flamingo et dont le sourire était chargé du mépris discret de la notoriété.

Une serveuse, une nouvelle, accueillit Michel. C'était toujours la même chose : le Pink Flamingo avait connu ses années de gloire et n'arrivait plus à garder son personnel, sauf Duncan, le barman.

– Un Bunnahabhain sur glace, commanda-t-il en remarquant que les yeux de la serveuse étaient pervenche.

– Hein? demanda-t-elle.

– Bunnahabhain.

– Bunna...

– Demandez à Duncan, il connaît.

Elle s'éloigna. Sa chevelure auburn tombait languoureusement sur une épaule dénudée. Elle était très séduisante. Elle revint presque dans la même foulée.

– Bunnamachin double sur glace de la part de Duncan.

– Thanks Duncan, dit-il en se retournant vers le bar.

– Ordered the bottle just for you man!

– Vous vous connaissez depuis longtemps? demanda-t-elle.

– Je l'ai rencontré il y a des années en Écosse, mais je le connais peu. Vous savez, les barmen écoutent beaucoup et parlent peu.

– L'Écosse. De là cette passion des scotchs.

– Oui! Et vous?

– Je m'appelle Laurence. Laurence Metz.

– Moi, c'est Michel. Michel Soli, dit-il en humant son parfum. Un parfum subtil et pénétrant.

– Enchantée.

– Vous êtes nouvelle?

– Je suis arrivée ici il y a quelques semaines.

– Pas grand-chose à visiter dans cette ville. À vrai dire, parfaitement inintéressante pour les touristes. C'est pourquoi on peut encore y vivre.

– Comme vous pouvez le voir, je ne suis pas touriste.

– D'où venez-vous?

– Oh! J'ai bourlingué. Je n'arrive de nulle part en particulier.

Sur ce, un client l'interpela. Michel était séduit par le charme en apparence si désinvolte de Laurence. Mais il y avait plus. Quelque chose d'indéfinissable. Comme une sensation de connu, de déjà-vu. C'est donc avec un certain plaisir piqué de curiosité qu'il s'incrusta au Pink Flamingo. Il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards à la dérobée en direction de cette nouvelle serveuse. Peu avant 3 h, c'est à contrecœur qu'il se dit que son taxi l'attendait. Au moment où il s'apprêtait à partir, Laurence vint à sa table.

– Duncan me dit que vous faites du taxi.

– Justement, j'y vais.

– Si vous êtes libre, je vous prends. J'ai terminé.

– Dac, je vous attends dans la voiture, répondit-il en affichant un sourire gêné.

Il constata à quel point il était peu habitué à révéler quelque sentiment. Mais cette fois, c'était plus fort que lui, comme si Laurence l'avait subjugué. Il sortit. Il pleuvait encore. Il faillit tomber sur la chaussée glissante. Il maugréa. L'humidité lui pénétrait les os.

– Temps de merde, hurla-t-il, avant de plonger dans son taxi et de mettre le dégivreur au maximum. Une portière arrière s'ouvrit. Il reconnut Laurence à son parfum, exacerbé par la pluie.

– Où allons-nous?

– 12, rue des Communards.

– C'est un quartier peu recommandé.

– Ceux qui font des recommandations les suivent rarement.

– Je veux dire dangereux.

– Le danger n'est qu'une projection de soi. Il suffit de ne pas y croire...

– Ou de sentir qu'on en fait partie.

– Peut-être.

Il pleuvait maintenant à boire debout. La voiture fonça dans la pluie en projetant de chaque côté des colonnes d'eau qui démultipliaient les néons des enseignes lumineuses. Laurence s'était écrasée dans un coin de la banquette. Mi-

chel jeta un regard dans le rétroviseur. Décidément, ce visage, même rembruni, lui plaisait beaucoup.

– Que faites-vous lorsque vous ne roulez pas? lui demanda-t-elle.

– Bof, j'écoute des conversations sur mon poste émetteur-récepteur. Disons que je reçois plus que je n'émetts.

– Ah! Et qu'est-ce que vous recevez?

– Toutes sortes de messages. Parfois je m'endors et le lendemain, je n'arrive pas à faire la part entre ce que j'ai entendu et ce que j'ai rêvé.

– Vous êtes impressionnable.

– Sans doute. Tenez, hier, j'ai capté une voix qui répétait sans arrêt : soupe aux yeux de chèvre.

– Curieux.

– Pourquoi?

– Parce que j'en ai déjà mangé.

– Quoi donc?

– De la soupe aux yeux de chèvre.

Il faillit s'étouffer avec sa salive, car au moment même tout s'éclaira. La voix. C'était elle! Aucun doute, c'était bien la voix qu'il avait entendue sur son poste! En plus, elle connaissait la soupe aux yeux de chèvre. Il s'interrogea. Est-ce que cette coïncidence était vraiment l'effet du hasard?

– C'est un plat populaire en Mandchourie. Les yeux sont censés développer la vision intérieure. Les gens les croquent et gardent les cristallins qui servent à faire du troc. Parfois même à acheter de jeunes filles nubiles.

– D'où tenez-vous ça...

– J'y suis allée.

Il rangea la voiture et projeta une dernière colonne d'eau qui lava le trottoir. Elle sortit un gros billet qu'il reconnut au craquement.

– Je n'ai pas de monnaie, dit-il sans se retourner.

– Vous avez une sacrée oreille. Vous me rendrez la monnaie demain soir en passant me prendre.

– Je ne travaille pas demain.

– Moi non plus, répliqua-t-elle. Venez à 21 h.

– Je viendrai.

– Je serai prête. Bonne nuit.

– À demain.

Il démarra en douce, complètement ahuri par cette histoire. Il se demanda ce qui pouvait bien se cacher derrière cette invitation. Il se calma tant bien que mal et se dit qu'il le saurait bien le lendemain soir.

La nuit se déroula sans anicroches. Une dizaine de courses, rapides, sans problèmes. Il rentra lorsque l'aube se pointa. En arrivant devant chez lui, il crut apercevoir une lumière qui s'éteignit presque aussitôt dans son appartement. Il monta rapidement. La porte d'entrée était fermée. À l'intérieur, tout semblait en ordre. Pourtant, il était convaincu de ne pas avoir imaginé cela.

Il régla le poste à la fréquence de la veille, cherchant la voix pour être certain qu'il s'agissait bien de Laurence. Il écouta tout en syntonisant, mais elle n'était pas là. Il n'y avait que des habitués qui racontaient leurs travers congénitaux. Il s'installa sur le bord de la fenêtre. À travers la suie, il vit le fleuve qui avançait par contractions, dans une sorte de lent mouvement péristaltique. C'est alors qu'il remarqua quelque chose près de l'une des berges. Il prit ses jumelles et fixa le point en question.

Des semelles de caoutchouc émergeaient partiellement de l'eau. Il lâcha les jumelles, descendit à toute vitesse et courut jusqu'à la berge. Un corps était là, planté dans l'eau, la tête coincée dans la vase. Il saisit les pieds et tira de toutes ses forces. Le corps sortit lentement de l'eau. La tête, ou plutôt la nuque, apparut. Il retourna le corps et essuya le visage avec son mouchoir. Horreur, les yeux étaient crevés! Puis, comme pour ajouter à cette découverte atroce, il s'aperçut que ce visage mutilé lui était familier. C'était... Duncan! Il faillit dégueuler. Il jeta un coup d'œil aux alentours. Il était seul. Il n'y avait qu'une benne à ordures. Il tira le corps jusqu'à la benne et le bascula tant bien que mal dedans. Il regagna son appartement. Encore sous le choc, il téléphona au Pink Flamingo.

– Non, Duncan n'était pas encore arrivé, il était trop tôt, il faudrait rappeler plus tard, vers 18 h, lui répondit-on.

– Qui parle?

– Wilson, le gérant.

Sans trop savoir pourquoi, il demanda si Laurence était de service ce soir-là.

– Non, elle a remis sa démission hier.

– Ah bon. Elle a laissé une adresse, un numéro de téléphone?

– Non rien, elle a pris sa paie. Elle a dit qu'elle devait absolument partir. Une histoire de mère malade.

Il raccrocha. Il était décontenancé. Décidément, cette histoire sordide prenait des allures de machine infernale. Il était terrifié. Il appela Duncan. Pas de réponse. Il n'osait se rendre chez Laurence. Il allait sans arrêt à la fenêtre vérifier si quelque passant irait fouiller dans la benne. Enfin, à 18 h, il se rendit au Pink Flamingo. En rentrant, il faillit tomber à la renverse. Duncan était là au bar, affairé à placer son stock de bouteilles. Souriant. Égal à lui-même.

– Hi! Got a great one for you. Highland Park from the Orkney Islands.

Michel s'étouffa. Il devint cramoisi.

– You alright?

– Oui... oui... j'ai avalé de travers.

Il s'installa au bar, reprit ses sens tant bien que mal et commanda un triple scotch.

– You know, it's a fabulous scotch. Too bad the bottle looks like it might contain a urine sample!

– Duncan... il ne s'est rien passé d'anormal.. Tu vas bien?

– Huh... Sure! How about you?

– Oui... ça va.

Il se calma. Il se dit qu'il valait mieux attendre, ne rien dire, du moins, pour le moment.

– Est-ce que Laurence Metz travaille ce soir?

– No, she quit, something about her sick mother.

– Elle a laissé un numéro? Tu l'as vue aujourd'hui?

– No, nothing.

Il resta au bar toute la soirée. Il avait décidé de ne pas se rendre au rendez-vous. De toute façon, Laurence Metz n'y serait sûrement pas. Il se demandait sans cesse ce qu'il ferait du sosie de Duncan qu'il avait basculé dans la benne. Vers 23 h, le téléphone sonna.



– Phone call for you Michel, lui dit Duncan, en lui tendant le combiné.

– Allô oui!

– C'est moi, Laurence.

– Mais...

– Ne dites rien, j'ai masqué ma voix. J'ai besoin d'aide.

– Où êtes vous?

– On peut se voir chez vous dans une demi-heure?

– Bon.

– Surtout, pas un mot à personne.

– O.K.

Il raccrocha. S'agissait-il d'un piège? Il hésita, puis décida malgré tout d'y aller. Il ne pouvait rester ainsi, pris dans ce traquenard, avec un cadavre à sa porte.

En arrivant, il laissa sa voiture derrière la maison. Il passa par la fenêtre arrière. Laurence était assise sur son lit. Elle semblait fixer un point vide dans l'espace. Elle l'aperçut et sourit. Il faillit craquer, en proie à une sensation mêlée d'attraction et de répulsion.

– Salut!

– Salut.

– Je crois que vous me devez des explications!

– Par exemple...

– Par exemple, je sais que vous êtes venue dans mon appartement hier. La lumière qui s'est éteinte...

Il dit cela sur un ton convaincant, même s'il n'en était pas sûr. À son grand étonnement, il avait visé juste.

– Oui! C'est vrai.

Il poursuivit sur sa lancée.

– Et celui-là, dit-il en s'approchant de la fenêtre et regardant le fleuve.

– Eh bien...

– Écoutez, nous sommes dans de sales draps. Alors, fini les secrets, il faut tout me raconter!

– Bon... Voilà. C'est le frère jumeau de Duncan. Un être horrible. Vous savez, cette histoire de soupe aux yeux de chèvre, le troc des cristallins. Il faisait la traite des blanches. Ma sœur est tombée sous sa griffe. Un jour, il l'a fait disparaître. J'ai mis des années à le retracer. Récemment, il

s'était caché au Pink Flamingo. D'ailleurs, il faisait chanter Duncan. Pas bien difficile, un barman doux, un peu alcool.

– Ouais... et ce message?

– C'est Duncan qui m'a dit que vous étiez un passionné des ondes courtes. Il savait que vous vous mettiez à l'écoute en rentrant chez vous. Alors, j'ai voulu vous attirer.

– Et alors?

– Tout devait se passer ainsi : je m'arrangeais pour que vous retrouviez le corps de ce salaud. Vous étiez bien placé avec vos clients interlopes pour le faire disparaître. Puis je disparaissais à mon tour.

– Rien que ça! Cette histoire ne tient pas debout.

– Je m'en fous, c'est la vérité.

Elle avait dit cela sur un ton qui n'admettait aucune contradiction.

– Et qui l'a tué?

– Moi.

– Comment?

– Je lui ai donné rendez-vous le long de la berge. Devant chez vous, j'ai laissé tomber mon sac. Il s'est penché, je lui ai planté une longue aiguille dans la nuque. Il est tombé. Puis, je lui ai crevé les yeux. J'ai poussé son corps sur le bord du fleuve. Il s'est pris aussitôt dans la vase.

– Quelle horreur!

– Sûrement pas pire que la vie qu'il a fait mener à ma sœur.

– Je vois que vous avez tout prévu, sauf une chose. Je n'ai pas fait disparaître le corps.

– Oui! J'ai eu des doutes, alors je suis revenue sur les lieux. Je l'ai vu là dans la benne. Voilà pourquoi je vous ai rappelé ce soir.

Un lourd silence s'installa. Fallait-il croire tout cela? Michel comprit que, de toute façon, il n'avait pas le choix.

– Alors, le ferez-vous?

– Pourquoi le ferais-je?

– Parce que croyais avoir tout prévu, sauf une chose : tomber en amour avec vous. C'est pourtant ce qui est arrivé. Voilà pourquoi je ne suis pas partie.

Il sourit. Gêné, séduit. Horrifié en repensant à l'aiguille.

– Tomber en amour?

– Oui! C'est une expression qui dit bien ce quelle veut dire : on tombe, on chute, on est entraîné, on ne se pose pas de questions. Dès que je vous ai vu, seul et sans reproche, j'ai senti une attirance.

– Laurence – c'était la première fois qu'il l'appelait par son nom, il eut une sorte de vertige –, je dois vous avouer une chose, c'est que... moi aussi... je suis tombé en amour avec vous...

– Je sais. J'ai vu vos regards au bar, puis dans la voiture.

Il s'approcha d'elle et la saisit. Il l'embrassa avidement, passionnément. Depuis le début de cette histoire abracadabrante, il n'avait fait qu'encaisser, accumuler. Maintenant, le volcan explosait... Il la repoussa doucement pour reprendre son souffle. Décidément, il manquait de pratique.

– Venez, j'ai une idée, dit-il.

Ils descendirent tous deux sur la berge. Michel ouvrit la benne. Le corps était encore là, tout froid. Ils le glissèrent dans la voiture, puis roulèrent jusqu'à la fonderie. À cette heure, il n'y avait personne. Pas même de gardien. Michel prit le corps et le tira jusqu'à la chaudière, puis le bascula dedans. Un bruit d'écrasement sec se fit entendre.

– Éloignez-vous, j'allume.

Les brûleurs vrombirent et crachèrent aussitôt une flamme bleue.

– Voilà. J'ai réglé à 2000 °F pendant deux heures. Cela devrait suffire.

Laurence enlaça Michel et l'embrassa, tendrement. Puis, le baiser devint humide, sensuel. Ils s'éloignèrent. Alors, la cheminée cracha une fumée noire, épaisse. Un nuage de suie tomba sur eux.

– C'est bien la première fois que la suie ne me dérange pas! Si on allait prendre un verre au Pink Flamingo? proposa-t-il.

– Bonne idée, après tout, n'avions-nous pas rendez-vous?

